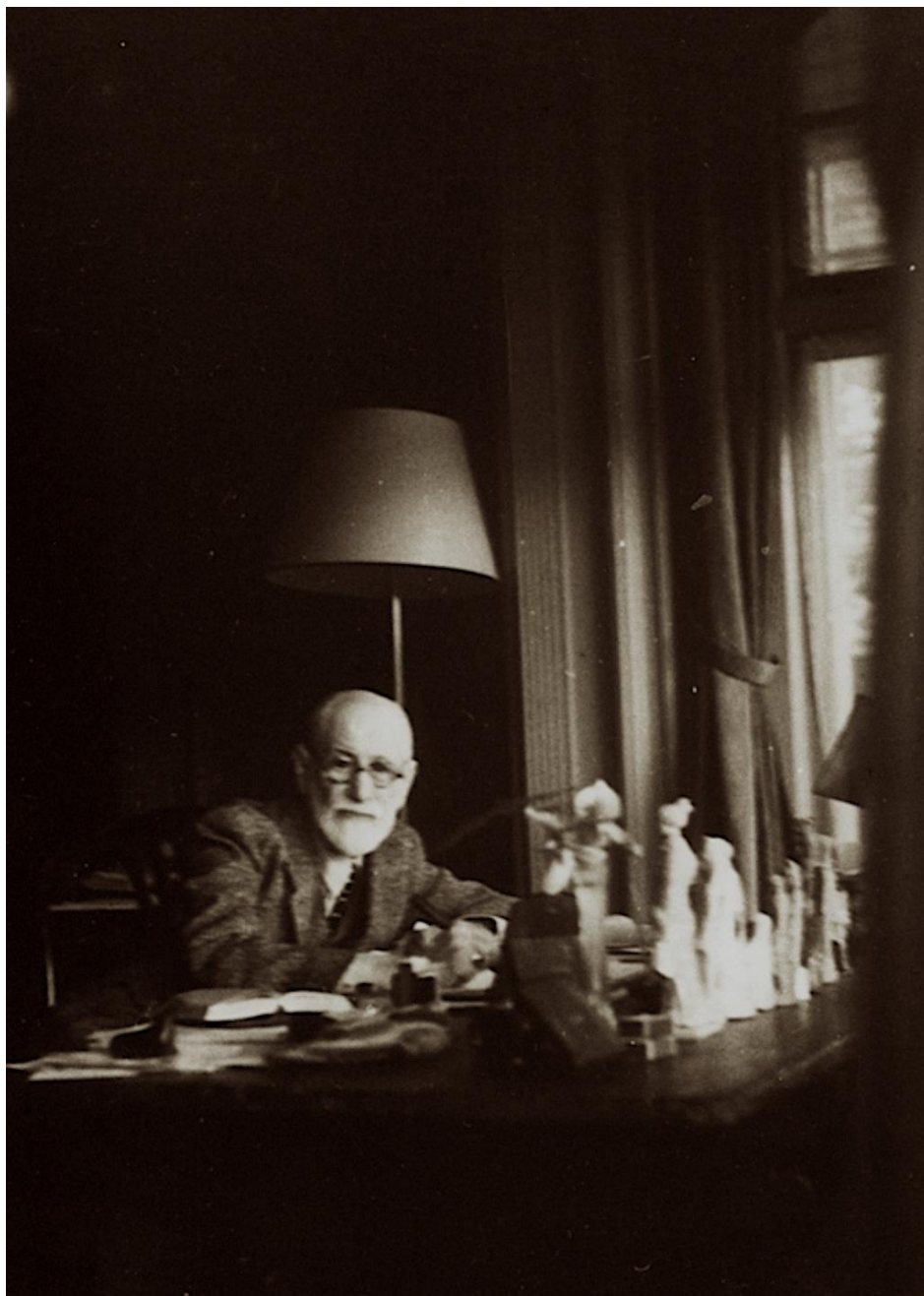


APP
Psy

Juin 2026 Bruit de bottes

Newsletter 2 2026



ASSOCIATION DES PSYCHOLOGUES PRATICIENS D'ORIENTATION PSYCHANALYTIQUE DE BELGIQUE

<https://www.apppsy.be>

Sommaire

P 1

Clair obscur

Sigmund Freud, London, 1938

P 3

Mise en garde

Au-delà de l'espoir

Freddy Tsimba

P 4

Perspective

Panique à bord. Les hommes et les enfants d'abord !

Francis Martens

P 8

Guerre, violence, justice, droit

Sigmund Freud

P 12

Menace de guerre

Albert Einstein – Sigmund Freud

P 26

Il y a des morts qui sommeillent

Mahmoud Darwich

Mahmoud Darwich

Simone Biton

P 27

Intelligence artificielle

Montaigne

P 28

Small world

Mise en garde

Contrairement à la coutume, cette Newsletter ne fera pas le bilan des différents enjeux en matière de secret professionnel et autres. Elle s'attachera à réfléchir aux malheurs du temps.



Freddy Tsimba "Au-delà de l'espoir" 2007
Matongé, rue Longue Vie, Ixelles, Bruxelles

Panique à bord

Les hommes et les enfants d'abord !

*Quelque rare que soit le mérite des belles
Je pense Dieu merci ! qu'on vaut son prix comme elles*

Le Misanthrope, 1666, acte III, scène 1

Dans *Le Misanthrope* de Molière, cette sentence en alexandrins est énoncée par Acaste : un petit marquis de Cour, mondain et inconsistant — pas totalement rassuré, semble-t-il, quant à la valeur des hommes. Dans le français du XVII^{ème} siècle, “rare” en effet signifie “remarquable”.

Freud, on le sait, est beaucoup plus clair : si les hommes fantasmatiquement peuvent craindre d’être “castrés”, c’est qu’a priori ils ne le sont pas. Les femmes en revanche le sont par nature et - dans le déni ou la soumission - elles sont priées de s’en accommoder ou de se lamenter. Lacan lui, prudemment sibyllin, érige le “Phallus” en totem, en précisant que cet attribut masculin n’appartient à personne : la femme “phallique” fait mauvais genre. Acaste en tout cas semble moins assertif que Sigmund, tandis que Célimène, séduite par le franc-parler d’Alceste, ne l’est pas au point de sacrifier sa jeunesse aux impératifs du “sexe fort”. Le triste sort du “misanthrope” n’est pas loin d’un credo féministe.

Que dire alors de la fin du dernier millénaire ? Depuis le début de l’humanité, de mémoire d’homme, on n’a jamais vu pareille montée en puissance, en visibilité et en expertise du côté des femmes ! Pour tout qui a vu le jour vers le milieu du siècle passé, il s’agit d’un raz de marée. Rappelons que les femmes, en Belgique, n’ont accès au vote que depuis 1948. Qui eut cru, en 1950, que la libération de la sexualité, l’accès au compte bancaire et la dépénalisation de l’avortement, allaient catalyser à ce point la lutte féministe pour l’égalité dans la différence ? Qui eut imaginé que la “concurrence” professionnelle entre les sexes, tant redoutée par le jeune Freud, allait voir le jour aussi rapidement ? Du moins sous nos latitudes.

Sur le long terme, la revendication “virile” des uns, la crainte de l’“impuissance” des mêmes, témoignent à travers les siècles de l’inquiétude générale des mâles. Tout se passe comme si les protagonistes non féminins de l’espèce humaine devaient se convaincre de leur utilité face à leur incapacité d’enfanter (une “castration” bien réelle celle-là), et que cette moindre puissance les poussait à prendre le pouvoir par tous les moyens. De ce point de vue, c’est moins la “testostérone” que la fragilité narcissique - l’identité précaire - qui pousse les détenteurs du chromosomes XY à l’agressivité. Mais n’oublions pas que les sciences-sociales tout autant que la biologie théorisent plus en termes de sociétés que d’individus. À ce niveau, l’espèce humaine pour perdurer n’a pas grand besoin de mâles. Quelques spécimens bien choisis (un testicule produit près de 750 spermatozoïdes par seconde durant de nombreuses années) et quelques banques de gamètes judicieusement diversifiés pourraient suffire — la coopération entre femelles faisant le reste.

Ne perdons pas de vue que, même chez les insectes, les mâles sont quelquefois malmenés. Rappelons-nous le peu de respect de la mante religieuse (*mantis religiosa*) pour son éphémère partenaire, et le manque de courtoisie de la charmante luciole (*lampyrus noctiluca*) qui, après l'avoir ébloui, dévore son mâle — vu sa richesse en nutriments propres à assurer une robuste descendance. Le statut de mâle, en réalité, confine au sacrifice et mérite compassion. Si peu doté par la nature, il est logique qu'il soit amené à "rouler des mécaniques" et à remettre les femmes à leur place. Rien d'étonnant, autrement dit, à ce que des dictateurs misogynes, comme Poutine (Russie) ou Kadyrov (Tchéchénie) aient souci de rassurer leurs partisans en exhibant leur musculature. Chacun sait que la sorcière Baba Yaga craint peu le KGB.

Il est vrai néanmoins que les femmes quelquefois exagèrent. Ainsi, quand on leur offre enfin la *parité* (ou presque) dans les professions et les institutions, loin de remercier il leur arrive de dédaigner. Prenons, par exemple, la population carcérale : 5% de femmes en prison aux Pays-Bas, de 4 à 5% en Belgique, de 3,5 à 4% en France, 1,6% en Albanie, environ 5% pour toute l'Europe, à peu près 3% en Afrique. Les chiffres sont impitoyables. Une fois encore les hommes sont perdants. On comprend mieux qu'en 2021 le président Erdogan ait choisi de préserver l'ordre patriarcal en quittant la "Convention d'Istanbul" (sic) sur la "prévention des violences faites aux femmes".

Le président Poutine, de son côté, tente de remettre les pendules à l'heure. Dès 2017, il a fait réduire, lui aussi, les sanctions contre les violences conjugales, et limiter les informations en matière d'IVG et de contraception. Soucieux de repeupler l'armée et de revigorer une démographie en berne, il entend rendre à la femme son destin maternel et à la maternité son aura "patriotique" — incitants financiers à l'appui. Tout cela va de pair avec la restauration de l'identité masculine s'incarnant dans la mise-au-pas des LGBTQ et plus radicalement, chez son épigone Kadyrov, dans la torture des homosexuels : une véritable "anti-gay purge" selon *Human Rights Watch* (2017).

Quant au président Trump, il importe de relativiser ses performances. Si, durant son premier mandat (2017-2021), le "Plus Grand Président de l'histoire des États-Unis" a tenté d'écarter de l'armée les personnes transgenres (2017), c'est sous Biden (2021-2025) qu'allaient prospérer des centaines de propositions de loi anti-LGBT (pas moins de 1400). Certes, ces initiatives n'étaient pas le fait de Biden lui-même mais des Républicains, et pas plus de 125 n'ont acquis force de loi. En revanche, un moment de bascule décisif s'est produit quand, le 24 juin 2022, la Cour Suprême des États-Unis a décrété que le droit à l'avortement n'était plus un droit constitutionnel, et que chaque état fédéré était désormais libre de statuer comme il l'entendait (arrêt *Dobbs* contre *Jackson Women's Health Organization*). Pour nombre de femmes, l'avortement est redevenu un calvaire.

Le simple fait de voter "Trump" est déjà signe d'un désarroi éthique et identitaire, le faire au nom des "valeurs évangéliques" atteste une perte de repères radicale, que Trump ait pu se représenter pour un second mandat témoigne du naufrage politique des institutions américaines. Plus surprenant, le fait qu'à peu près 42% des femmes aient voté pour ce représentant d'un machisme grossier lors de sa première campagne, et 46% lors de la seconde. On peut y voir une "identification à l'agresseur" (un système de défense éprouvé) mais surtout le signe de ce que les jalons normatifs de l'identité vacillent au profit d'une plus grande liberté pour les uns, et au risque d'une angoisse déstabilisatrice pour les autres.

Comme l'air qu'on respire, le confort identitaire - le sentiment d'être soi et d'avoir sa place - ne se remarque, que lorsqu'il vient à manquer. S'il fait couple avec la précarité économique, il devient le terreau des fondamentalismes : la radicalisation et la guerre sont au rendez-vous. Toujours visionnaire, Donald J. Trump - lauréat évincé du Prix Nobel de la Paix en octobre 2025 - avait déjà rebaptisé, en septembre, "Ministère de la guerre" l'archaïque "Ministère de la Défense". Rien de tel pour l'économie psychique défaillante comme pour l'économie tout court, que de se fabriquer des ennemis.

On l'aura compris, en ce début du 3^{ème} millénaire nombre de clignotants sont au rouge. Tel le discret glissement des plaques tectoniques qui provoque tremblements de terre et raz de marée à des milliers de kilomètres, certaines avancées culturelles - en soi bénéfiques - peuvent faire tout vaciller autour d'elles. Ainsi en va-t-il du tranquille essor des femmes relativement à une identité masculine aux abois. Désormais mieux répertoriés - et ce biais mis à part - les féminicides, malgré les campagnes de sensibilisation, sont loin d'être en baisse en Europe. En France en 2024, le nombre de femmes tuées par leur conjoint ou ex-conjoint s'élève encore à 107, alors que chez les hommes on ne compte que 31 victimes. Ici encore la parité est loin d'être atteinte.

Mise à part la fragilité de l'identité masculine et ses coups de griffes en retour, le malaise identitaire contemporain repose sur un trépied largement mondialisé. Tout d'abord, le *backlash* des sociétés démantelées par la colonisation, puis minées par *la réaction auto-immune "Peau noire, masques blancs"* magistralement analysée par Frantz Fanon en 1952. Ensuite, par *la paresse des démocraties* — préférant à la délicate construction de *l'égalité dans la différence*, la confusion démagogique de *l'égal avec le même*. Enfin et surtout, par *la violence intrinsèque du néolibéralisme*, incapable de concevoir l'altérité autrement que sur le mode de *la concurrence et de l'enrichissement prédateur* — c'est-à-dire de *l'abrasion des différences* et de *la négation de l'éthique de la solidarité* sur laquelle repose la survie de l'espèce humaine.

Dans ce sombre paysage, la faible proportion de conjoints assassinés et de femmes en prison nous éclaire telle une lampe-tempête sur un océan déchaîné. Mais pourrions-nous tenir ce cap ? La répression de l'avortement et de l'homosexualité est un véritable sismographe du malaise masculin et du système de repréailles associé — lequel est miné par un imaginaire plus débilitant que ce qu'il croit combattre. Un exemple proche est particulièrement éloquent. En Belgique en 1996, le vacillement des repères générationnels (Mai 68) et des illusions d'une prospérité sans limite (*Golden Sixties*) s'est soldé par un délire collectif (sic). Bouleversé par un fait-divers sordide mal géré par la police ("Affaire Dutroux"), un pays tout entier s'est identifié à l'impuissance d'enfants sexuellement abusés, plutôt que de remédier en adulte à ce qui sous-tendait son angoisse. On en paie toujours les conséquences.

En Europe, l'effraction de l'Ukraine par Poutine (2022) réveille aujourd'hui les mâles assoupis, ravis d'entonner des chants guerriers. Alors que les recettes fiscales ne compensent plus l'augmentation des dépenses (vieillesse de la population, maladies chroniques, ...) et que le cadre des hôpitaux est en souffrance, les investissements militaires explosent sans souci des budgets. Si en France, celui de l'armée est passé d'environ 32 milliards en 2017 à plus de 50 en 2025 (+5,76%), en Belgique l'augmentation s'est avérée foudroyante : de près de 8 milliards en 2024 à environ 13,5 en 2025 (+44%). Pourtant le Ministre de la Défense s'était

voulu rassurant : «*Si Bruxelles est attaquée, l'Otan rasera Moscou*» — «*Mais dans ce cas, la Belgique sera rayée de la carte*», avait précisé Dmitri Medvedev en traitant Theo Francken d'«*imbécile*» (*Humo*, 30 octobre 2025). Fin de l'échange entre mâles.

Sur le mode de l'«*Affaire Dutroux*», les bruits de bottes néanmoins ont été déclenchés mais non pas causés par l'invasion de l'Ukraine. Bien qu'affaiblie et ayant échoué à créer une identité post-soviétique, la Russie reste une grande puissance. Vu son potentiel nucléaire, elle pourrait effectivement occasionner de nombreux dégâts. Mais en attendant, le viol de l'Ukraine a enfin rendu des ailes à la morosité virile : les cosaques sont à nos portes ; le clairon sonne ; le drapeau flotte ; un dieu guerrier fait pleuvoir des écus ! Le retour de la guerre raffermi les esprits et signe le retour des valeurs. L'écocide n'est plus un souci. Un frisson délicieux rafraîchit la cour des casernes. Il était temps !

Derrière le décor, engagés dans une course pathétique, les passagers du *Titanic* ont soudainement réalisé que de nouvelles administratrices risquaient d'annuler la croisière. Panique à bord. «*Les hommes et les enfants d'abord !*». Mais face à la possibilité du pire et quoi qu'il advienne, nous connaissons désormais la parade : ne jamais céder d'un pouce sur les droits des femmes.

Francis Martens
25 mai 2026



Freddy Tsimba "Au-delà de l'espoir" 2007

Guerre, violence, justice, droit : un regard

Sans vouloir les substituer aux enjeux historiques, économiques et géopolitiques, des notions psychologiques comme *l'identité, l'après-coup traumatique, l'identification à l'agresseur, le pacte dénégatif, la pulsion sexuelle de mort*, ne sont pas sans éclairer d'une lumière sombre les événements qui nous assaillent. Le Droit International, censé nous protéger collectivement contre une violence illimitée, est lui-même l'objet de cette violence.

Dans ce contexte, il n'est pas inutile d'interroger l'éclairage freudien en matière de justice, de guerre et de violence.

- **Dans une lettre** adressée au psychiatre et psychothérapeute néerlandais Frederik van Eeden, le 28 décembre 1914, Sigmund Freud écrit ceci :

... la psychanalyse a conclu des rêves et des actions manquées de l'homme sain, comme des symptômes du névrosé, que les impulsions primitives, sauvages et mauvaises pour l'humanité n'ont disparu chez aucun individu, mais qu'elles continuent au contraire à exister, quoique refoulées, dans l'inconscient, comme nous le disons dans notre langage technique, et attendent les occasions d'entrer de nouveau en activité.

Elle nous a enseigné encore que notre intellect est une chose faible et dépendante, jouet et instrument de nos penchants pulsionnels et de nos affects, et que nous sommes amenés nécessairement à nous conduire en esprit perspicace ou imbécile selon ce que nous commandent nos positions comme nos résistances internes.

Et maintenant jetez un regard sur les processus de ce temps de guerre, sur les cruautés et les violations du droit dont les nations les plus civilisées se rendent coupables, sur la manière distincte dont elles jugent leurs propres mensonges, leur propre injustice et celle de leurs ennemis, sur le manque général de discernement, et accordez-moi que la psychanalyse a eu raison dans ces deux affirmations. (...)

Je souhaite vous revoir en des temps meilleurs.

[Sigmund Freud, *Œuvres Complètes*, XIII, 1914-1915, PUF, 1988, p. 124]

- **Durant la "Grande Guerre"** de 1914-1918, Freud – dont les fils combattaient du côté germanique – a été frappé par le déferlement de violences et de cruautés individuelles, libérées à l'occasion de la guerre mais non nécessaires à la conduite des opérations. En mars-avril 1915, il rédige un texte on ne peut plus contemporain : «Actuelles sur la guerre et la mort» :

Au sein de chacune de ces nations [dominantes] avaient été établies, pour l'individu, des normes morales élevées, selon lesquelles il avait à aménager la conduite de sa vie, s'il voulait être partie prenante de la communauté de la culture. Ces prescriptions d'une rigueur souvent excessive exigeaient beaucoup de lui, une importante auto-limitation et un large renoncement à la satisfaction pulsionnelle. (...) Mais quant aux grands peuples, on pouvait penser qu'ils avaient acquis tant de compréhension à l'égard de leurs points communs et tant de tolérance à l'égard de leurs diversités qu'"étranger" et "hostile" ne pouvaient plus fusionner pour eux en un seul concept, comme c'était encore le cas dans l'Antiquité classique.

(...) Cette guerre a suscité notre désillusion à un double titre : la faible moralité, dans les relations extérieures, des États qui se comportent, dans les relations intérieures, comme les gardiens des normes morales, et la brutalité dans le comportement des individus que l'on ne croyait pas capables de ce genre de chose en tant que participant de la plus haute culture humaine.

(...) La culture a été acquise par renoncement à la satisfaction pulsionnelle et elle exige de chaque nouveau venu qu'il opère le même renoncement pulsionnel. (...) Celui qui est ainsi obligé de réagir durablement dans le sens de prescriptions qui ne sont pas l'expression de ses penchants pulsionnels, vit, psychologiquement parlant, au-dessus de ses moyens et mérite objectivement d'être qualifié d'hypocrite, que cette différence lui soit ou non devenue clairement consciente.

(...) Des discussions précédentes nous tirons déjà un réconfort, à savoir : notre affliction et notre douloureuse désillusion nées du comportement inculturel de nos concitoyens du monde durant cette guerre étaient injustifiées. Elles reposaient sur une illusion à laquelle nous nous étions laissé prendre. En réalité ils ne sont pas tombés aussi bas que nous le redoutions, parce qu'ils ne s'étaient absolument pas élevés aussi haut que nous l'avions pensé d'eux. (...) Sans aucun doute, les influences de la guerre sont au nombre des puissances capables de produire une telle rétrogradation.

(...) Mais il est peut-être chez nos concitoyens du monde un autre symptôme qui ne nous a pas moins surpris et effrayés que la chute si douloureusement ressentie de leur grandeur éthique. Je veux dire le manque de discernement, qui se manifeste chez les meilleures têtes, leur obstination, leur inaccessibilité aux arguments les plus serrés, leur crédulité qui leur fait accepter sans critique les affirmations les plus contestables. (...) Des arguments logiques seraient donc impuissants contre des intérêts affectifs et c'est pourquoi la controverse à coup de raisons (...) est, dans le monde des intérêts, si stérile. L'expérience psychanalytique a encore souligné, si possible, cette affirmation. Elle peut montrer tous les jours que les hommes à l'esprit le plus aiguisé se comportent soudain avec aussi peu de discernement que des imbéciles, dès que le discernement demandé rencontre chez eux une résistance de sentiment, mais qu'ils retrouvent aussi toute leur compréhension dès que cette résistance est surmontée.

[Sigmund Freud, *Œuvres Complètes*, XIII, 1914-1915, PUF, 1988, p. 129-143]

• **Toujours au cœur de la guerre**, en 1916, Freud s'intéresse brièvement à «Quelques types de caractère dégagés par la psychanalyse» : 1. Les exceptions, 2. Ceux qui échouent devant le succès, 3. Les criminels par sentiment de culpabilité. Les "Exceptions" - individus ou

collectivités – font référence à ceux qui, vu les épreuves rencontrées dans leur existence, s'estiment dispensés de la soumission aux lois et aux normes de la vie collective — comme s'ils avaient déjà "payé" plus que leur dette à la société et que réparation leur était due à jamais. À une époque où nombre de Juifs ont dû fuir les persécutions faute de protection par les lois de leur propre pays, peut-être Freud pense-t-il à son propre père – probablement passé sous les radars de l'administration fiscale - et au frère cadet de celui-ci - l'oncle Joseph - condamné à de multiples reprises pour vol et escroquerie et ayant dû fuir l'Empire austro-hongrois pour échapper à la justice comme à ses créanciers. Plus largement, Freud signale que "des peuples entiers" peuvent sombrer dans cette dynamique ... Au plan individuel comme au plan collectif, il s'inspire métaphoriquement du personnage de *Richard III* tel que sorti de la plume de Shakespeare :

*Pour des raisons faciles à comprendre, je n'en puis dire davantage sur ces histoires de malades ainsi que sur d'autres. Je ne veux pas non plus traiter de la si naturelle analogie entre la déformation du caractère survenant à la suite de longues années infantiles de maladie et le comportement de peuples entiers chargés d'un passé lourd de malheurs. Par contre, je ne m'interdirai pas d'en appeler à cette figure, créée par le plus grand des poètes, et dans le caractère de laquelle la prétention d'être une exception est intimement liée à un désavantage congénital et motivée par celui-ci. Dans le monologue qui sert d'introduction au *Richard III* de Shakespeare, Gloucester, le futur roi, déclare : « Mais moi qui ne suis pas formé pour ces jeux folâtres, ni pour faire les yeux doux à un miroir amoureux, moi qui suis rudement taillé et qui n'ai pas la majesté de l'amour pour me pavaner devant une nymphe aux coquettes allures, moi en qui est tronquée toute noble proportion, moi que la nature décevante a frustré de ses attraits (...) puisque je ne puis être l'amant qui charmera ces temps beaux parleurs, je suis déterminé à être un scélérat et à être le trouble-fête de ces jours frivoles » (traduction Victor Hugo). C'est pourquoi je pense que le monologue de Richard ne dit pas tout; il effleure et nous laisse le soin de compléter ce qu'il ne fait qu'indiquer. Et lorsque nous entreprenons de le compléter, toute apparence de frivolité disparaît; l'amertume, la façon détaillée avec laquelle Richard dépeint sa difformité acquièrent toute leur importance et pour nous se dévoile ce qu'il y a de commun entre Richard et nous et qui force notre sympathie pour ce scélérat lui-même. Il semble nous dire alors : La nature m'a fait une grande injustice en me refusant les belles formes qui gagnent l'amour des humains. La vie me doit en échange une compensation que je vais m'octroyer. J'ai le droit d'être une exception et de passer par-dessus les scrupules qui arrêtent les autres gens. Je puis commettre des injustices parce qu'une injustice a été commise à mon égard — et, à ce moment, nous sentons que nous-mêmes pourrions devenir pareils à Richard, que déjà même nous le sommes sur une petite échelle.*

[Sigmund Freud, «Quelques types de caractère dégagés par la psychanalyse», Gallimard (1933), NRF, Idées, 1971, n° 263, p. 105-136. Traduction M. Bonaparte et E. Marty]

• **Une lettre enfin**, tout d'abord dissimulée par son destinataire - Chaïm Koffler qui demandait l'appui de Freud en faveur du mouvement sioniste - puis réapparue à grand force d'hésitations, se voit finalement publiée en français, en 2004, dans *Cliniques méditerranéennes*, avec un commentaire d'Élisabeth Roudinesco :

Prof. Dr Freud, Vienne, 19 Berggasse, 26 février 1930

Monsieur le docteur,

Je ne peux pas faire ce que vous souhaitez. Ma réticence à intéresser le public à ma personnalité est insurmontable et les circonstances critiques actuelles ne me semblent pas du tout y inciter. Qui veut influencer le grand nombre doit avoir quelque chose de retentissant et d'enthousiaste à lui dire et cela, mon jugement réservé sur le sionisme ne le permet pas. J'ai assurément les meilleurs sentiments de sympathie pour des efforts librement consentis, je suis fier de notre université de Jérusalem et je me réjouis de la prospérité des établissements de nos colons. Mais, d'un autre côté, je ne crois pas que la Palestine puisse jamais devenir un État juif ni que le monde chrétien, comme le monde islamique, puissent un jour être prêts à confier leurs lieux saints à la garde des Juifs. Il m'aurait semblé plus avisé de fonder une patrie juive sur un sol historiquement non chargé ; certes, je sais que, pour un dessein aussi rationnel, jamais on n'aurait pu susciter l'exaltation des masses ni la coopération des riches. Je concède aussi, avec regret, que le fanatisme peu réaliste de nos compatriotes porte sa part de responsabilité dans l'éveil de la méfiance des Arabes. Je ne peux éprouver la moindre sympathie pour une piété mal interprétée qui fait d'un morceau de mur d'Hérode une relique nationale et, à cause d'elle, défie les sentiments des habitants du pays.

Jugez vous-même si, avec un point de vue aussi critique, je suis la personne qu'il faut pour jouer le rôle de consolateur d'un peuple ébranlé par un espoir injustifié.

[Sigmund Freud, *Lettre à Chaïm Koffler*, in Élisabeth Roudinesco, «À propos d'une lettre inédite de Freud sur le sionisme et la question des lieux saints», *Cliniques méditerranéennes*, 70, 2004/2, Érès, p. 5-17]

• **Last but not least** : très fidèle à une identité juive qu'il voulait essentiellement laïque et diasporique, Freud ne manquait jamais de raconter une blague en yiddish. Ainsi dans son essai *Sur la psychopathologie de la vie quotidienne* (1901) :

« Yitzig ! On t'avait bien dit que l'armée c'est pas fait pour toi ... Achète-toi plutôt un canon et mets-toi à ton compte ».

Francis Martens
Mars 2026



Correspondance Einstein - Freud *

Menace de guerre

Potsdam, 30 juillet 1932

Monsieur et Cher Ami,

*Je suis heureux qu'en m'invitant à un libre échange de vues avec une personne de mon choix sur un sujet désigné à mon gré, la Société des Nations et son Institut international de Coopération Intellectuelle à Paris m'aient, en quelque sorte, donné l'occasion précieuse de m'entretenir avec vous d'une question qui, en l'état présent les choses, m'apparaît comme la plus importante dans l'ordre de la civilisation : **Existe-t-il un moyen d'affranchir les hommes de la menace de la guerre ?***

D'une façon assez générale, on s'entend aujourd'hui à reconnaître que les progrès de la technique ont rendu pareille question proprement vitale pour l'humanité civilisée, et cependant les ardents efforts consacrés à la solution de ce problème ont jusqu'ici échoué dans d'effrayantes proportions.

Je crois que, parmi ceux aussi que ce problème occupe pratiquement et professionnellement, le désir se manifeste, issu d'un certain sentiment d'impuissance, de solliciter sur ce point l'avis de personnes que le commerce habituel des sciences a placées à une heureuse distance à l'égard de tous les problèmes de la vie. En ce qui me concerne, la direction habituelle de ma pensée n'est pas de celles qui ouvrent des aperçus dans les profondeurs de la volonté et du sentiment humains, et c'est pourquoi, dans l'échange de vues que j'amorce ici, je ne puis guère songer à faire beaucoup plus qu'essayer de poser le problème et, tout en laissant par avance de côté les tentatives de solution plus ou moins extérieures, vous donner l'occasion d'éclairer la question sous l'angle de votre profonde connaissance de la vie instinctive de l'homme. Je suis convaincu que vous serez à même d'indiquer des moyens éducatifs qui, par une voie, dans une certaine mesure étrangère à la politique, seraient de nature à écarter des obstacles psychologiques, que le profane en la matière peut bien soupçonner, mais dont il n'est pas capable de jauger les correspondances et les variations.

* Correspondance Einstein-Freud mise en œuvre, éditée et traduite par la Société des Nations, 1932

Pour moi qui suis un être affranchi de préjugés nationaux, la face extérieure du problème — en l'espèce, l'élément d'organisation — m'apparaît simple : les États créent une autorité législative et judiciaire pour l'apaisement de tous les conflits pouvant surgir entre eux. Ils prennent l'engagement de se soumettre aux lois élaborées par l'autorité législative, de faire appel au tribunal dans tous les cas litigieux, de se plier sans réserve à ses décisions et d'exécuter, pour en assurer l'application, toutes les mesures que le tribunal estime nécessaires. Je touche là à la première difficulté : Un tribunal est une institution humaine qui pourra se montrer, dans ses décisions, d'autant plus accessible aux sollicitations extra-juridiques qu'elle disposera de moins de force pour la mise en vigueur de ses verdicts. Il est un fait avec lequel il faut compter : droit et force sont inséparablement liés, et les verdicts d'un organe juridique se rapprochent de l'idéal de justice de la communauté, au nom et dans l'intérêt de laquelle le droit est prononcé, dans la mesure même où cette communauté peut réunir les forces nécessaires pour faire respecter son idéal de justice. Mais nous sommes actuellement fort loin de détenir une organisation supra-étatiste qui soit capable de conférer à son tribunal une autorité inattaquable et de garantir la soumission absolue à l'exécution de ses sentences. Et voici le premier principe qui s'impose à mon attention : La voie qui mène à la sécurité internationale impose aux États l'abandon sans condition d'une partie de leur liberté d'action, en d'autres termes, de leur souveraineté, et il est hors de doute qu'on ne saurait trouver d'autre chemin vers cette sécurité.

Un simple coup d'œil sur l'insuccès des efforts, certainement sincères, déployés au cours des dix dernières années permet à chacun de se rendre compte que de puissantes forces psychologiques sont à l'œuvre, qui paralysent ces efforts. Certaines d'entre elles sont aisément perceptibles. L'appétit de pouvoir que manifeste la classe régnante d'un État contrecarre une limitation de ses droits de souveraineté. Cet « appétit politique de puissance » trouve souvent un aliment dans les prétentions d'une autre catégorie dont l'effort économique se manifeste de façon toute matérielle. Je songe particulièrement ici à ce groupe que l'on trouve au sein de chaque peuple et qui, peu nombreux mais décidé, peu soucieux des expériences et des facteurs sociaux, se compose d'individus pour qui la guerre, la fabrication et le trafic des armes ne représentent rien d'autre qu'une occasion de retirer des avantages particuliers, d'élargir le champ de leur pouvoir personnel.

Cette simple constatation n'est toutefois qu'un premier pas dans la connaissance des conjonctures. Une question se pose aussitôt : Comment se fait-il que cette minorité-là puisse asservir à ses appétits la grande masse du peuple qui ne retire d'une guerre que souffrance et appauvrissement ? (Quand je parle de la masse du peuple, je n'ai pas dessein d'en exclure ceux qui, soldats de tout rang, ont fait de la guerre une profession, avec la conviction de s'employer à défendre les biens les plus précieux de leur peuple et dans la pensée que la meilleure défense est parfois l'attaque.) Voici quelle est à mon avis la première réponse qui s'impose : Cette minorité des dirigeants de l'heure a dans la main tout d'abord l'école, la presse et presque toujours les organisations religieuses. C'est par ces moyens qu'elle domine et dirige les sentiments de la grande masse dont elle fait son instrument aveugle.

Mais cette réponse n'explique pas encore l'enchaînement des facteurs en présence car une autre question se pose : Comment est-il possible que la masse, par les moyens que nous avons indiqués, se laisse enflammer jusqu'à la folie et au sacrifice ? Je ne vois pas d'autre réponse que celle-ci : L'homme a en lui un besoin de haine et de destruction. En temps ordinaire, cette disposition existe à l'état latent et ne se manifeste qu'en période anormale ; mais elle peut être éveillée avec une certaine facilité et dégénérer en psychose collective. C'est là, semble-t-il, que réside le problème essentiel et le plus secret de cet ensemble de facteurs. Là est le point sur lequel, seul, le grand connaisseur des instincts humains peut apporter la lumière.

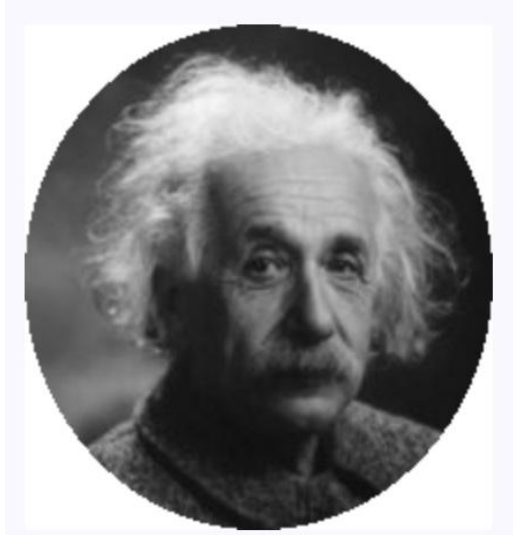
Nous en arrivons ainsi à une dernière question : Existe-t-il une possibilité de diriger le développement psychique de l'homme de manière à le rendre mieux armé contre les psychoses de haine et de destruction ? Et loin de moi la pensée de ne songer ici qu'aux êtres dits incultes. J'ai pu éprouver moi-même que c'est bien plutôt la soi-disant « intelligence » qui se trouve être la proie la plus facile des funestes suggestions collectives, car elle n'a pas coutume de puiser aux sources de l'expérience vécue, et que c'est au contraire par le truchement du papier imprimé qu'elle se laisse le plus aisément et le plus complètement saisir.

Et, pour terminer, ceci encore : je n'ai parlé jusqu'ici que de la guerre entre États, en d'autres termes, des conflits dits internationaux. Je n'ignore pas que l'agressivité humaine se manifeste également sous d'autres formes et dans d'autres conditions (par exemple la guerre civile, autrefois causée par des mobiles religieux, aujourd'hui par des mobiles sociaux, — la persécution des minorités nationales). Mais c'est à dessein que j'ai mis en avant la forme de conflit la plus effrénée qui se manifeste au sein des communautés humaines, car c'est en partant de cette forme là qu'on décèlera le plus facilement les moyens d'éviter les conflits armés.

Je sais que dans vos ouvrages vous avez répondu, soit directement soit indirectement, à toutes les questions touchant au problème qui nous intéresse et nous presse. Mais il y aurait grand profit à vous voir développer le problème de la pacification du monde sous le jour de vos nouvelles investigations, car un tel exposé peut être la source de fructueux efforts.

Très cordialement à vous

A handwritten signature in black ink, reading "A. Einstein". The signature is written in a cursive, flowing style with a large initial 'A' and a long, sweeping tail for the 'n'.



Vienne, septembre 1932

Cher Monsieur Einstein

En apprenant que vous aviez l'intention de m'inviter à un échange de vues sur un sujet auquel vous accordez votre intérêt et qui vous semble mériter aussi l'attention d'autres personnes, je n'ai pas hésité à me prêter à cet entretien. Je présumais que vous choisiriez un problème qui fût aux confins de ce que l'on peut connaître aujourd'hui, et auquel nous pussions l'un et l'autre, le physicien et le psychologue, accéder chacun par sa propre voie, de manière à nous rencontrer sur le même terrain, tout en partant de régions différentes. Aussi m'avez-vous surpris en me posant la question de savoir ce que l'on peut faire pour libérer les humains de la menace de la guerre.

J'ai été tout d'abord effrayé de mon — j'allais dire notre — incompétence, car je voyais là une tâche pratique dont l'apanage revenait aux hommes d'État. Mais je me suis rendu compte que vous n'aviez pas soulevé la question en tant qu'homme de science et physicien, mais comme ami des humains, répondant à l'invitation de la Société des Nations, tel l'explorateur Fridtjof Nansen lorsqu'il entreprit de venir en aide aux affamés et aux victimes de la guerre mondiale, privés de patrie. Je réfléchis aussi que l'on n'attendait pas de moi l'énoncé de propositions pratiques, mais que j'avais simplement à exposer le problème de la sauvegarde de la paix, à la lumière de l'examen psychologique.

Mais là-dessus encore, vous avez dit l'essentiel dans votre lettre et vous m'avez du même coup pris le vent de mes voiles, mais je me prête volontiers à voguer dans votre sillage et je me contenterai de confirmer ce que vous avancez, tout en y apportant mes digressions, au plus près de mes connaissances — ou de mes conjectures.

Vous commencez par poser la question entre droit et force. C'est là, assurément, le juste point de départ de notre enquête. Puis-je me permettre de substituer au mot « force » le terme plus incisif et dur de « violence » ? Droit et violence sont actuellement pour nous des antinomies. Il est facile de montrer que l'un est dérivé de l'autre, et si nous remontons aux origines primitives pour examiner de quelle manière le phénomène s'est produit tout d'abord, la solution du problème nous apparaît sans difficulté. Si, dans ce qui va suivre, vous me voyez exposer comme autant d'éléments nouveaux, des faits généralement connus et reconnus, vous me le pardonnerez la filiation des données m'y obligeait.

Les conflits d'intérêts surgissant entre les hommes sont donc, eu principe, résolus par la violence. Ainsi en est-il dans tout le règne animal, dont l'homme ne saurait s'exclure ; pour l'homme, il s'y ajoute encore, bien entendu, des conflits d'opinion, qui s'élèvent jusqu'aux plus hauts sommets de l'abstraction et dont la solution semble nécessiter une technique différente. Mais cette complication n'est apparue que plus tard. A l'origine, dans une horde restreinte, c'est la supériorité de la force musculaire qui décidait ce qui devait appartenir à l'un, ou quel était celui dont la volonté devait être appliquée, la force musculaire se trouve secondée et bientôt remplacée par l'usage d'instruments ; la victoire revient à qui possède les meilleures armes ou en use avec le plus d'adresse. L'intervention de l'arme marque le moment où déjà la suprématie intellectuelle commence à prendre la place de la force musculaire ; le but dernier de la lutte reste le même : l'une des parties aux prises doit être contrainte, par le dommage qu'elle subit et par l'étranglement de ses forces, à abandonner ses revendications ou son opposition. Ce résultat est acquis au maximum lorsque la violence élimine l'adversaire de façon durable, le tue par conséquent. Ce procédé offre deux avantages : l'adversaire ne pourra reprendre la lutte à une nouvelle occasion et son sort dissuadera les autres de suivre son exemple. Par ailleurs, la mise à mort de l'ennemi satisfait une disposition instinctive, sur laquelle nous aurons à revenir. Il arrive qu'au dessein de tuer vienne s'opposer le calcul selon lequel l'ennemi peut être employé pour rendre d'utiles services, si, une fois tenu en respect, on lui laisse la vie sauve. En pareil cas la violence se contente d'asservir au lieu de tuer. C'est ainsi qu'on commence à épargner l'ennemi, mais le vainqueur a dès lors à compter avec la soif de vengeance aux aguets chez le vaincu, et il abandonne une part de sa propre sécurité.

Tel est donc l'état originel, le règne de la puissance supérieure, de la violence brutale ou intellectuellement étayée. Nous savons que ce régime s'est modifié au cours de l'évolution, et qu'un chemin a conduit de la violence au droit, — mais lequel ? Il n'en est qu'un, à mon avis, et c'est celui qui aboutit au fait que l'on peut rivaliser avec un plus fort par l'union de plusieurs faibles. « L'union fait la force. » La violence est brisée par l'union, la force de ces éléments rassemblés représente dès lors le droit, par opposition à la violence d'un seul. Nous voyons donc que le droit est la force d'une communauté. C'est encore la violence, toujours prête à se tourner contre tout individu qui lui résiste, travaillant avec les mêmes moyens, attachée aux mêmes buts ; la différence réside, en réalité, uniquement dans le fait que ce n'est plus la violence de l'individu qui triomphe, mais celle de la communauté. Mais, pour que s'accomplisse ce passage de la violence au droit nouveau, il faut qu'une condition psychologique soit remplie. L'union du nombre doit être stable et durable. Si elle se créait à seule fin de combattre un plus puissant pour se dissoudre une fois qu'il est vaincu, le résultat serait nul. Le premier qui viendrait ensuite à s'estimer plus fort chercherait de nouveau à instituer une hégémonie de violence, et le jeu se répéterait indéfiniment. La communauté doit être maintenue en permanence, s'organiser, établir des règlements qui préviennent les insurrections à craindre, désigner des organes qui veillent au maintien des règlements, — des lois, et qui assurent l'exécution des actes de violence conformes aux lois. De par la reconnaissance d'une semblable communauté d'intérêts, il se forme, au sein des membres d'un groupe d'hommes réunis, des attaches d'ordre sentimental, des sentiments de communauté, sur lesquels se fonde, à proprement parler, la force de cette collectivité.

Je crois avoir ainsi indiqué tous les éléments essentiels ; le triomphe sur la violence par la transmission du pouvoir à une plus vaste unité, amalgamée elle-même par des relations de sentiments. Tout le reste n'est que commentaires et redites. La situation est simple, tant que la communauté ne se compose que d'un certain nombre d'individus d'égale force. Les lois de cette association fixent alors, en ce qui concerne les manifestations violentes de la force, la part de liberté personnelle à laquelle l'individu doit renoncer pour que la vie en commun puisse se poursuivre en sécurité. Mais un tel état de tranquillité ne se conçoit que théoriquement ; de fait, le cours des choses se complique, parce que la communauté, dès l'origine, renferme des éléments de puissance inégale — hommes et femmes, parents et enfants — et que bientôt, la guerre et l'assujettissement créent des vainqueurs et des vaincus, qui se transforment en maîtres et esclaves. Le droit de la communauté sera, dès lors, l'expression de ces inégalités de pouvoir, les lois seront faites par et pour les dominateurs, et on laissera peu de prérogatives aux sujets. A partir de ce moment-là, l'ordre légal se trouve exposé à des perturbations de deux provenances : tout d'abord les tentatives de l'un ou de l'autre des seigneurs pour s'élever au-dessus des restrictions appliquées à tous ses égaux, pour revenir, par conséquent, du règne du droit au règne de la violence ; en second lieu, les efforts constants des sujets pour élargir leur pouvoir et voir ces modifications reconnues dans la loi, donc pour réclamer, au contraire, le passage du droit inégal au droit égal pour tous. Ce dernier courant sera particulièrement marqué quand se produiront véritablement, au sein de la communauté, des modifications dans les attributions du pouvoir comme il arrive par suite de divers facteurs historiques. Le droit peut alors s'adapter insensiblement à ces nouvelles conditions, ou, ce qui est plus fréquent, la classe dirigeante n'est pas disposée à tenir compte de ce changement : c'est l'insurrection, la guerre civile, d'où la suppression momentanée du droit, et de nouveaux coups de force, à l'issue desquels s'instaure un nouveau régime du droit. Il est encore une autre source de transformation du droit, qui ne se manifeste que par voie pacifique, et c'est le changement de culture qui s'opère parmi les membres de la communauté ; mais il rentre dans un ordre de phénomènes qui ne pourra être traité que plus loin.

Nous voyons donc que, même à l'intérieur d'une communauté, le recours à la violence ne peut être évité dans la solution des conflits d'intérêt. Mais les nécessités, les communautés d'intérêt issues d'une existence commune sur un même sol, hâtent l'apaisement de ces luttes et, sous de tels auspices, les possibilités de solutions pacifiques sont en progression constante. Mais il suffit de jeter un coup d'œil sur l'histoire de l'humanité pour assister à un défilé ininterrompu de conflits, que ce soit une communauté aux prises avec un ou plusieurs autres groupements, que ce soit entre unités tantôt vastes tantôt plus réduites, entre villes, pays, tribus, peuples, empires, conflits presque toujours résolus par l'épreuve des forces au cours d'une guerre. De telles guerres aboutissent ou bien au pillage, ou bien à la soumission complète, à la conquête de l'une des parties.

On ne saurait porter un jugement d'ensemble sur les guerres de conquête. Nombre d'entre elles, comme celle des Mongols et des Turcs, n'ont apporté que du malheur ; d'autres, en revanche, ont contribué à la transformation de la violence en droit, en créant de plus vastes unités au sein desquelles la possibilité du recours à la force se trouvait supprimée et un nouveau régime de droit apaisait les conflits, Ainsi les conquêtes romaines qui apportèrent

aux pays méditerranéens la précieuse pax romana. Les ambitions territoriales des rois de France ont créé un royaume uni dans la paix et florissant. Si paradoxal que cela puisse paraître, force nous est d'avouer que la guerre pourrait bien n'être pas un moyen inopportun pour la fondation de la paix « éternelle », car elle s'avère capable de constituer les vastes unités au sein desquelles une puissance centrale rend de nouvelles guerres impossibles. Cependant elle n'aboutit pas à ce résultat, car les succès de la conquête sont, en règle générale, de courte durée, les unités nouvellement créées se désagrègent à leur tour presque toujours faute de cohésion entre les parties réunies par contrainte. Et, de plus, la conquête n'a pu créer, jusqu'ici, que des unifications partielles, — de grande envergure il est vrai, — et dont les conflits réclamèrent justement des solutions brutales. Le résultat de tous ces efforts guerriers fut simplement que l'humanité échangea les innombrables et quasi incessantes escarmouches contre de grandes guerres, d'autant plus dévastatrices qu'elles étaient rares.

En ce qui concerne notre époque, la même conclusion s'impose, à laquelle vous avez abouti par un plus court chemin. Il n'est possible d'éviter à coup sûr la guerre que si les hommes s'entendent pour instituer une puissance centrale aux arrêts de laquelle on s'en remet dans tous les conflits d'intérêt. En pareil cas, deux nécessités s'imposent au même titre : celle de créer une semblable instance suprême et celle de la doter de la force appropriée. Sans la seconde, la première n'est d'aucune utilité. Or la Société des Nations a bien été conçue comme autorité suprême de ce genre, mais la deuxième condition n'est pas remplie. La Société des Nations ne dispose pas d'une force à elle et ne peut en obtenir que si les membres de la nouvelle association, — les différents États, — la lui concèdent. Et il y a peu d'espoir, pour le moment, que la chose se produise. Mais on ne comprendrait en somme pas pourquoi cette institution a été créée, si l'on ne savait qu'elle représente, dans l'histoire de l'humanité, une tentative bien rarement conçue, et jamais réalisée en de pareilles proportions. Tentative qui consiste à acquérir l'autorité, c'est-à-dire l'influence contraignante, d'ordinaire basée sur la détention de la force, en faisant appel à certains principes idéaux. Deux facteurs, nous l'avons vu, assurent la cohésion d'une communauté : la contrainte de violence et les relations de sentiment. — les identifications, comme on les désignerait en langage technique, — entre les membres de ce même corps. Si l'un des facteurs vient à disparaître, il se peut faire que l'autre maintienne la communauté. De telles notions ne peuvent naturellement avoir une signification que si elles correspondent à d'importants éléments de communauté. Reste alors à savoir quelle en est la puissance. L'histoire nous apprend que ces notions ont réellement exercé leur action. L'idée panhellénique, par exemple, la conscience d'être quelque chose de mieux que les barbares voisins, et dont on retrouve la si vigoureuse expression dans les confédérations amphictyoniques, dans les oracles et dans les jeux, fut assez puissante pour adoucir le régime de la guerre parmi les Grecs, mais non point suffisante, naturellement, pour supprimer les conflits armés entre les diverses factions du peuple grec ni même pour dissuader une ville ou une fédération de villes de s'allier aux Perses ennemis pour abaisser un rival. Le sentiment de communauté chrétienne, dont on sait pourtant la puissance, n'a pas davantage, au temps de la Renaissance, empêché de petits et de grands États chrétiens de rechercher l'appui du Sultan dans les guerres qu'ils se livrèrent entre eux. À notre époque également, il n'est aucune idée à qui l'on puisse accorder une telle autorité conciliatrice. Les idéals nationaux qui gouvernent aujourd'hui les peuples, — la chose n'est que trop claire, — poussent à l'acte d'opposition. Il ne manque pas de gens pour prédire que, seule, la pénétration universelle de l'idéologie bolcheviste pourra mettre un terme aux guerres, —

mais nous sommes de toute manière encore fort loin d'un tel aboutissement, et peut-être n'y saurait-on parvenir qu'après d'effroyables guerres civiles. Il semble donc que la tentative consistant à remplacer la puissance matérielle par la puissance des idées se trouve, pour le moment encore, vouée à l'échec, on commet une erreur de calcul en négligeant le fait que le droit était, à l'origine, la force brutale et qu'il ne peut encore se dispenser du concours de la force.

Je ne puis mieux faire maintenant que commenter une autre de vos propositions. Vous vous étonnez qu'il soit si facile d'exciter les hommes à la guerre et vous présumez qu'ils ont en eux un principe actif, un instinct de haine et de destruction tout prêt à accueillir cette sorte d'excitation. Nous croyons à l'existence d'un tel penchant et nous nous sommes précisément efforcés, au cours de ces dernières années, d'en étudier les manifestations. Pourrais-je, à ce propos, vous exposer une partie des lois de l'instinct auxquelles nous avons abouti, après maints tâtonnements et maintes hésitations ? Nous admettons que les instincts de l'homme se ramènent exclusivement à deux catégories : d'une part ceux qui veulent conserver et unir ; nous les appelons érotiques, — exactement au sens d'éros dans le Symposium de Platon, — ou sexuels, en donnant explicitement à ce terme l'extension du concept populaire de sexualité ; d'autre part, ceux qui veulent détruire et tuer, nous les englobons sous les termes de pulsion agressive ou pulsion destructrice. Ce n'est en somme, vous le voyez, que la transposition théorique de l'antagonisme universellement connu de l'amour et de la haine, qui est peut-être une forme de la polarité d'attraction et de répulsion qui joue un rôle dans votre domaine. — Mais ne nous faites pas trop rapidement passer aux notions de bien et de mal. — Ces pulsions sont tout aussi indispensables l'une que l'autre ; c'est de leur action conjuguée ou antagoniste que découlent les phénomènes de la vie. Or il semble qu'il n'arrive guère qu'un instinct de l'une des deux catégories puisse s'affirmer isolément ; il est toujours « lié », selon notre expression, à une certaine quantité de l'autre catégorie, qui modifie son but, ou, suivant les cas, lui en permet seule l'accomplissement. Ainsi, par exemple, l'instinct de conservation est certainement de nature érotique ; mais c'est précisément ce même instinct qui doit pouvoir recourir à l'agression, s'il veut faire triompher ses intentions. De même l'instinct d'amour, rapporté à des objets, a besoin d'un dosage d'instinct de possession, s'il veut en définitive entrer en possession de son objet. Et c'est précisément la difficulté qu'on éprouve à isoler les deux sortes d'instincts, dans leurs manifestations, qui nous a si longtemps empêché de les reconnaître.

Si vous voulez bien poursuivre encore un peu avec moi, vous verrez que les actions humaines révèlent une complication d'une autre sorte. Il est très rare que l'acte soit l'œuvre d'une seule incitation instinctive, qui déjà en elle-même doit être un composé d'éros et de destruction. En règle générale, plusieurs motifs, pareillement composés, doivent coïncider pour amener l'action. L'un de vos confrères l'avait déjà perçu, — je veux parler ici du professeur G. Ch. Lichtenberg, qui enseignait la physique à Göttingen à l'époque de nos classiques ; mais chez lui, le psychologue était peut-être plus important encore que le physicien. Il avait découvert la rose des motifs quand il déclarait « Les mobiles en raison desquels nous agissons pourraient être répartis comme les trente-deux vents et leurs appellations se formuler Pain — Pain-Renommée ou Renommée — Renommée-Pain. ».

Ainsi donc, lorsque les hommes sont incités à la guerre, toute une série de motifs peuvent en eux trouver un écho à cet appel, les uns nobles, les autres vulgaires, certains dont on parle ouvertement et d'autres que l'on tait. Nous n'avons aucune raison de les énumérer tous. Le penchant à l'agression et à la destruction se trouve évidemment au nombre de ceux-ci : d'innombrables cruautés que nous rapportent l'histoire et la vie journalière en confirment l'existence. En excitant ces penchants à la destruction par d'autres tendances érotiques et spirituelles, on leur donne naturellement le moyen de s'épancher plus librement. Parfois, lorsque nous entendons parler des cruautés de l'histoire, nous avons l'impression que les mobiles idéalistes n'ont servi que de paravent aux appétits destructeurs ; en d'autres cas, s'il s'agit par exemple des cruautés de la Sainte Inquisition, nous pensons que les mobiles idéaux se sont placés au premier plan, dans le conscient, et que les mobiles destructeurs leur ont donné, dans l'inconscient, un supplément de force. Les deux possibilités sont plausibles.

J'ai scrupule à abuser de votre attention qui entend se porter sur les moyens de prévenir la guerre et non sur nos théories. Et pourtant je voudrais m'attarder encore un instant à notre instinct de destruction, dont la vogue n'est rien en regard de son importance. Avec une petite dépense de spéculation, nous en sommes arrivés à concevoir que cette pulsion agit au sein de tout être vivant et qu'elle tend à le vouer à la ruine, à ramener la vie à l'état de matière inanimée. Un tel penchant méritait véritablement l'appellation d'instinct de mort, tandis que les pulsions érotiques représentent les efforts vers la vie. L'instinct de mort devient pulsion destructrice par le fait qu'il s'extériorise, à l'aide de certains organes, contre les objets. L'être animé protège pour ainsi dire sa propre existence en détruisant l'élément étranger. Mais une part de l'instinct de mort demeure agissante au-dedans de l'être animé et nous avons tenté de faire dériver toute une série de phénomènes normaux et pathologiques de cette réversion intérieure de la pulsion destructrice. Nous avons même commis l'hérésie d'expliquer l'origine de notre conscience par un de ces revirements de l'agressivité vers le dedans. On ne saurait donc, vous le voyez, considérer un tel phénomène à la légère, quand il se manifeste sur une trop grande échelle ; il en devient proprement malsain, tandis que l'application de ces forces instinctives à la destruction dans le monde extérieur soulage l'être vivant et doit avoir une action bienfaisante. Cela peut servir d'excuse biologique à tous les penchants haïssables et dangereux contre lesquels nous luttons. Force nous est donc d'avouer qu'ils sont plus près de la nature que la résistance que nous leur opposons et pour laquelle il nous faut encore trouver une explication. Peut-être avez-vous l'impression que nos théories sont une manière de mythologie qui, en l'espèce, n'a rien de réconfortant. Mais est-ce que toute science ne se ramène pas à cette sorte de mythologie ? En va-t-il autrement pour vous dans le domaine de la physique ?

Voilà qui nous permet de conclure, pour revenir à notre sujet, que l'on ferait œuvre inutile à prétendre supprimer les penchants destructeurs des hommes. En des contrées heureuses de la terre, où la nature offre à profusion tout ce dont l'homme a besoin, il doit y avoir des peuples dont la vie s'écoule dans la douceur et qui ne connaissent ni la contrainte ni l'agression. J'ai peine à y croire et je serais heureux d'en savoir plus long sur ces êtres de félicité. Les bolchevistes eux aussi espèrent arriver à supprimer l'agression humaine en assurant l'assouvissement des besoins matériels tout en instaurant l'égalité entre les bénéficiaires de la communauté. J'estime que c'est là une illusion. Ils sont, pour l'heure,

minutieusement armés et la haine qu'ils entretiennent à l'égard de tous ceux qui ne sont pas des leurs n'est pas le moindre adjuvant pour s'assurer la cohésion de leurs partisans. D'ailleurs, ainsi que vous le marquez vous-même, il ne s'agit pas de supprimer le penchant humain à l'agression ; on peut s'efforcer de le canaliser, de telle sorte qu'il ne trouve son mode d'expression dans la guerre.

En partant de nos lois mythologiques de l'instinct, nous arrivons aisément à une formule qui fraye indirectement une voie à la lutte contre la guerre. Si la propension à la guerre est un produit de la pulsion destructrice, il y a donc lieu de faire appel à l'adversaire de ce penchant, à l'eros. Tout ce qui engendre, parmi les hommes, des liens de sentiment doit réagir contre la guerre. Ces liens peuvent être de deux sortes. En premier lieu, des rapports tels qu'il s'en manifeste à l'égard d'un objet d'amour, même sans intentions sexuelles. La psychanalyse n'a pas à rougir de parler d'amour, en l'occurrence, car la religion use d'un même langage : aime ton prochain comme toi-même. Obligation facile à proférer, mais difficile à remplir. La seconde catégorie de liens sentimentaux est celle qui procède de l'identification. C'est sur eux que repose, en grande partie, l'édifice de la société humaine.

Je trouve, dans une critique que vous portez sur l'abus de l'autorité, une seconde indication pour la lutte indirecte contre le penchant à la guerre. C'est l'une des faces de l'inégalité humaine, — inégalité native et que l'on ne saurait combattre, — qui veut, cette répartition en chefs et en sujets. Ces derniers forment la très grosse majorité ; ils ont besoin d'une autorité prenant pour eux des décisions auxquelles ils se rangent presque toujours sans réserves. Il y aurait lieu d'observer, dans cet ordre d'idées, que l'on devrait s'employer, mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici, à former une catégorie supérieure de penseurs indépendants, d'hommes inaccessibles à l'intimidation et adonnés à la recherche du vrai, qui assumeraient la direction des masses dépourvues d'initiative. Que l'empire pris par les pouvoirs de l'État et l'interdiction de pensée de l'Église ne se prêtent point à une telle formation, nul besoin de le démontrer. L'État idéal résiderait naturellement dans une communauté d'hommes ayant assujéti leur vie instinctive à la dictature de la raison. Rien ne pourrait créer une union aussi parfaite et aussi résistante entre les hommes, même s'ils devaient pour autant renoncer aux liens de sentiment les uns vis à vis des autres. Mais il y a toute chance que ce soit là un espoir utopique. Les autres voies et moyens d'empêcher la guerre sont certainement plus praticables, mais ils ne permettent pas de compter sur des succès rapides. On ne se plaint guère à imaginer des moulins qui moudraient si lentement qu'on aurait le temps de mourir de faim avant d'obtenir la farine.

Vous le voyez, on n'avance guère les choses, à vouloir consulter des théoriciens étrangers au monde, quand il s'agit de tâches pratiques et urgentes. Mieux vaudrait s'efforcer, pour chaque cas particulier, d'affronter le danger avec les moyens qu'on a sous la main. Je voudrais cependant traiter encore un problème que vous ne soulevez pas dans votre lettre et qui m'intéresse spécialement. Pourquoi nous élevons-nous avec tant de force contre la guerre, vous et moi et tant d'autres avec nous, pourquoi n'en prenons-nous pas notre parti comme de l'une des innombrables vicissitudes de la vie ? Elle semble pourtant conforme à la nature, biologiquement très fondée, et, pratiquement, presque inévitable. Ne vous

scandalisez pas de la question que je pose ici. Pour les besoins d'une enquête, il est peut-être permis de prendre le masque d'une impassibilité qu'on ne possède guère dans la réalité. Et voici quelle sera la réponse : parce que tout homme a un droit sur sa propre vie, parce que la guerre détruit des vies humaines chargées de promesses, place l'individu dans des situations qui le déshonorent, le force à tuer son prochain contre sa propre volonté, anéantit de précieuses valeurs matérielles, produits de l'activité humaine, etc. On ajoutera en outre que la guerre, sous sa forme actuelle, ne donne plus aucune occasion de manifester l'antique idéal d'héroïsme et que la guerre de demain, par suite du perfectionnement des engins de destruction, équivaldrait à l'extermination de l'un des adversaires, ou peut-être même des deux.

Tout cela est exact et paraît même si incontestable qu'on en est réduit à s'étonner qu'un accord unanime de l'humanité n'ait point encore banni la guerre. On peut évidemment discuter l'un ou l'autre de ces points et se demander, par exemple, si la communauté ne doit pas avoir, elle aussi, un droit sur la vie de l'individu ; on ne saurait condamner au même titre tous les germes de guerre ; tant qu'il y aura des empires et des nations décidées à exterminer les autres sans pitié, ces autres-là doivent être équipés pour la guerre. Mais nous avons hâte de passer sur tous ces problèmes, ce n'est point la discussion à laquelle vous entendiez m'engager. Je veux en arriver à autre chose. Je crois que le motif essentiel pour quoi nous nous élevons contre la guerre, c'est que nous ne pouvons faire autrement. Nous sommes pacifistes, parce que nous devons l'être en vertu de mobiles organiques. Il nous est désormais facile de justifier notre attitude par des arguments.

Voilà qui ne va pas sans explication. Et voici ce que j'ajoute depuis des temps immémoriaux, l'humanité subit le phénomène du développement de la culture. (D'aucuns préfèrent, je le sais, user ici du terme de civilisation.) C'est à ce phénomène que nous devons le meilleur de ce dont nous sommes faits et une bonne part de ce dont nous souffrons. Ses causes et ses origines sont obscures, son aboutissement est incertain, et quelques-uns de ses caractères sont aisément discernables. Peut-être conduit-il à l'extinction du genre humain, car il nuit par plus d'un côté à la fonction sexuelle, et actuellement déjà les races incultes et les couches arriérées de la population s'accroissent dans de plus fortes proportions que les catégories raffinées. Peut-être aussi ce phénomène est-il à mettre en parallèle avec la domestication de certaines espèces animales ; il est indéniable qu'il entraîne des modifications physiques ; on ne s'est pas encore familiarisé avec l'idée que le développement de la culture puisse être un phénomène organique de cet ordre. Les transformations psychiques qui accompagnent le phénomène de la culture, sont évidentes et indubitables. Elles consistent en une éviction progressive des fins instinctives, jointe à une limitation des réactions impulsives. Des sensations qui, pour nos ancêtres, étaient chargées de plaisir nous sont devenues indifférentes et même intolérables ; il y a des raisons organiques à la transformation qu'ont subie nos aspirations éthiques et esthétiques. Au nombre des caractères psychologiques de la culture, il en est deux qui apparaissent comme les plus importants : l'affermissement de l'intellect, qui tend à maîtriser la vie instinctive, et la réversion intérieure du penchant agressif, avec toutes ses conséquences favorables et dangereuses. Or les conceptions psychiques vers lesquelles l'évolution de la culture nous entraîne se trouvent heurtées de la manière la plus vive par la guerre, et c'est pour cela que nous devons nous insurger contre

elle ; nous ne pouvons simplement plus du tout la supporter ; ce n'est pas seulement une répugnance intellectuelle et affective, mais bien, chez nous, pacifistes, une intolérance constitutionnelle, une idiosyncrasie en quelque sorte grossie à l'extrême. Et il semble bien que les dégradations esthétiques que comporte la guerre ne comptent pas pour beaucoup moins, dans notre indignation, que les atrocités qu'elle suscite.

Et maintenant combien de temps faudra-t-il encore pour que les autres deviennent pacifistes à leur tour ? On ne saurait le dire, mais peut-être n'est-ce pas une utopie que d'espérer dans l'action de ces deux éléments, la conception culturelle et la crainte justifiée des répercussions d'une conflagration future, — pour mettre un terme à la guerre, dans un avenir prochain. Par quels chemins ou détours, nous ne pouvons le deviner. En attendant, nous pouvons nous dire : **Tout ce qui travaille au développement de la culture travaille aussi contre la guerre.**

Je vous salue très cordialement et si mon exposé a pu vous décevoir, je vous prie de me pardonner.

Votre

A handwritten signature in black ink on a light background. The signature reads "Sigm. Freud" in a cursive, flowing script.

Un bémol ...

Au risque de démoraliser Freud, Konrad Lorenz – éthologue, prix Nobel 1973 – fait remarquer que les espèces animales qui, comme les humains, ne bénéficient pas génétiquement d'un potentiel agressif développé (griffes, crocs, ...) ne disposent pas non plus d'un dispositif inné d'inhibition de l'agression. Contrairement aux loups entre eux, par exemple, mais pareillement aux pigeons en captivité - incapables de fuir - ils peuvent se battre sans limite jusqu'à la mort. Chez l'homme, le potentiel agressif défaillant est largement compensé par l'inventivité technique en matière d'armement, et ce n'est que le développement de la culture – des contraintes et des sentiments moraux - qui vient tempérer la destructivité. Malheureusement, remarque Lorenz, les progrès techniques en matière de potentialités destructrices sont de loin plus rapides que ceux d'une éthique de la solidarité et de la responsabilité.

F M

Voir : Konrad Lorenz, *L'Aggression, une histoire naturelle du mal*, Paris, Flammarion, 1977.
[*Das sogenannte Böse. Zur Naturgeschichte der Aggression*, 1963]

49a

In der ägypten Pagan wachte Sie - oder
 fahre baride pfou - von unseer beif
 von mir an falken die haun folge unseer
 Koolofungna zu fufall ih dief dief
 Kaino. Ich pflege zu fume huzil dief
 mich forden Sie zu unseer hupen
 wame plou mit zu unseer hupen
 gälne zu dief
 In fanglicher fogaubait und mit
 Papan Kinepfah dief Sie mich frou,
 ahnen pfauen dief dief
 fihen. freud,

201 182.2

Il y a des morts qui sommeillent dans les chambres que vous bâtirez.
Des morts qui visitent leur passé dans les lieux que vous démolissez.
Des morts qui passent sur les ponts que vous construirez.
Et il y a des morts qui éclairent la nuit des papillons, qui arrivent à l'aube
pour prendre le thé avec vous, calmes tels que vos fusils les abandonnèrent.
Laissez donc, ô invités du lieu, quelques sièges libres pour les hôtes,
qu'ils vous donnent lecture des conditions de la paix avec les défunts.



Mahmoud Darwich, 1992, “Le dernier discours de l'homme rouge”, traduit par Elias Sambar
<https://www.youtube.com/watch?v=DwCHhNE0amA> La Palestine en poésie par Simone Bitton



*« Qui ne void que ceste intelligence artificielle
ne faict autre chose que de rejeter les hommes
en leur naturelle et première bestise ? »*

Michèle de Montaigne, lettre à Mademoiselle de la Boétie, le 11 octobre 1563



